

Recherches sociographiques



Gilles BOURQUE et Jules DUCHASTEL, *Restons traditionnels et progressifs. Pour une nouvelle analyse du discours politique. Le cas du régime Duplessis au Québec*

Laurent Laplante

Volume 30, Number 2, 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/056442ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/056442ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Laplante, L. (1989). Review of [Gilles BOURQUE et Jules DUCHASTEL, *Restons traditionnels et progressifs. Pour une nouvelle analyse du discours politique. Le cas du régime Duplessis au Québec*]. *Recherches sociographiques*, 30(2), 285–288. <https://doi.org/10.7202/056442ar>

COMPTES RENDUS

Gilles BOURQUE et Jules DUCHASTEL, *Restons traditionnels et progressifs. Pour une nouvelle analyse du discours politique. Le cas du régime Duplessis au Québec*, Montréal, Boréal, 1988, 399 p.

Il fallait évidemment s'y attendre : l'analyse des textes n'allait pas échapper plus longtemps ou mieux que les autres activités intellectuelles à la séduction de l'ordinateur. L'ouvrage de Bourque et Duchastel constitue à cet égard un témoignage aussi éloquent que possible de cette nouvelle ambition informatique. Il existe même, apprend-on sans grande surprise, telle chose qu'un centre d'analyse de textes par ordinateur à l'Université du Québec à Montréal, centre d'ailleurs créé par l'un des auteurs. Au risque de laisser sur la touche, au moins pour un temps, le sujet de l'ouvrage, c'est cette nouvelle informatisation des textes qu'il faut d'abord analyser, tant elle occupe d'espace et tant elle impose efficacement ses paramètres.

J'exagère l'importance de la quincaillerie dans cette étude sur le duplessisme ? Peut-être. Les auteurs auraient même le droit d'affirmer que l'ordinateur a été pour eux un simple moyen et non pas, comme je semble le sous-entendre, le maître à penser. Il reste que le lecteur moyen, moins habitué que nos deux pionniers aux caractéristiques de l'analyse informatisée, aura souvent le sentiment que ce livre lui impose un face-à-face avec un ordinateur autant et plus qu'il ne l'invite à un regard nouveau sur le discours duplessiste. D'où, chez beaucoup, une défiance difficile à résorber. D'où le genre de questions que peut inspirer cette réserve devant un nouvel appareillage. « L'ordinateur est-il vraiment capable de saisir les subtilités stylistiques ? » « Compter les mots et les expressions, est-ce vraiment pénétrer au cœur du sujet ? » Bien sûr, le lecteur accaparé par ces interrogations n'accorde plus toute son attention à l'*objet* de l'analyse.

Cette attitude évoluera peut-être avec le temps, comme ont changé les regards des amateurs de peinture au fur et à mesure que, par exemple, la technique des impressionnistes devenait familière. De même que des publics ont été temporairement hypnotisés par cette pratique picturale au point de boudier les tableaux, mais se sont peu à peu ouverts les yeux, de même il se peut que l'analyse des textes par ordinateur nous habitue graduellement à ses procédés et nous restitue tantôt la possibilité de dépasser la technique pour le contenu. Avouer le désarroi que j'éprouve aujourd'hui ne signifie donc pas que je juge définitivement stérile toute analyse des textes assistée.

Mais, *hic et nunc*, il y a embarras. Les auteurs et l'éditeur l'ont prévu. Ils ont, en effet, multiplié les précautions de départ. Ils ont familiarisé patiemment le lecteur avec leur définition du « discours politique » (une quarantaine de pages) et leur « méthode » (une bonne cinquantaine). Ce qui, j'imagine, montre assez clairement qu'on se savait en terrain nouveau et qu'on « redoutait de dérouter ». Malheureusement, ces efforts ne produisent pas l'effet escompté. Le lecteur subit comme un interminable préliminaire la centaine de pages qui servent d'entrée en matière. De deux choses l'une, pense-t-il : ou bien la méthode utilisée montrera sa fécondité par ses fruits et peu importe, dès lors, que nous en sachions le fin mot, ou bien, au contraire, les résultats obtenus n'ont pas la clarté souhaitable et on perd alors son temps à étaler les mérites d'un procédé d'analyse aseptisé et stérile. Cent pages de précisions méthodologiques, c'est, en somme, ou trop ou pas assez.

Pour ma part, j'ai tendance à croire que ce n'est ni l'un ni l'autre. Il y a simplement « erreur de destination », erreur dont l'éditeur porte probablement la responsabilité. Si le public visé par la maison d'édition est celui qui savoure année après année le « style Boréal », il y a, me semble-t-il, surestimation de sa capacité d'absorption. L'auditoire normalement acquis à Boréal est, tous l'admettront, de bon niveau, plus que moyennement friand d'histoire et de science politique ou sociale, capable d'estimer la nuance autant que la profondeur, mais ce n'est tout de même pas un cénacle d'universitaires, et encore... Or, *Restons traditionnels et progressifs* fait partie des ouvrages « pointus » et spécialisés, de ces textes dont la substantifique moelle ne se livre qu'aux lecteurs rompus aux dialectiques d'élite, de ces recherches dont seuls les experts peuvent apprécier les raffinements. Dès lors, le public de Boréal, par terre fervent et séduit dont je fais d'ailleurs partie, a d'assez bonnes raisons de se sentir floué : la thèse que défendent, sans doute avec brio, les auteurs ne se rattache que de loin aux travaux exigeants mais abordables normalement publiés par la maison. Avant même de porter un regard critique sur le sujet du livre et sur la performance de ses auteurs, nous voici donc devant un premier et important handicap : un ouvrage qui ne cadre guère avec ce que l'éditeur nous a habitués à aimer.

Les noms de Bourque et Duchastel devraient quand même, me suis-je dit, dissiper les malaises. Voilà, en effet, et j'en témoigne personnellement volontiers pour les avoir beaucoup lus, deux chercheurs dont on doit reconnaître l'intense sérieux. Ils ne sont ni l'un ni l'autre enclins à l'humour ou même au clin d'œil occasionnel. Ils ne sont pas davantage, ni l'un ni l'autre, portés à la facilité ou au raccourci. Ils sont encore sérieux, si l'on entend par là qu'ils tiennent à toujours présenter la meilleure preuve au soutien de leurs affirmations. Le problème, c'est que la « meilleure » preuve fait ici partie d'un univers encore inexploré. Le balisage qu'ils en font ajoute ses propres difficultés – et elles sont considérables – aux rugosités inhérentes à leur recherche. En d'autres termes, Bourque et Duchastel, qui écrivent déjà de façon assez peu allègre, dressent ici un obstacle de plus sur la route de leurs lecteurs.

Pouvait-il en être autrement ? Au moins jusqu'à un certain point. Puisqu'ils abordaient une toute nouvelle technique d'analyse, ils ne pouvaient pas tableter sur une complicité préétablie avec le public. On doit leur savoir gré de cette audace plutôt que leur en vouloir pour les inconforts intrinsèques des nouvelles pistes. En revanche, on comprend mal pourquoi le texte n'a pas été allégé, simplifié, j'allais dire oxygéné, aussi souvent que possible. Pourquoi parler, et cent fois plutôt qu'une, d'« occurrence » alors que le français pouvait suggérer autre chose ? Pourquoi passer de « procès » à « processus »,

ce qui est aux limites de la correction ? Sait-on même que le style se fait lourd ? Soyons aussi clair que possible. Nos auteurs, qui écrivent généralement de façon dense et massive, n'utilisent pas dans cet ouvrage un style plus exigeant que de coutume. Mais ils nous compliquent singulièrement la lecture lorsqu'ils abordent un thème plus déroutant que d'habitude sans se donner l'atout supplémentaire que serait une écriture fluide.

Pour des motifs qui relèvent donc parfois de l'enveloppe plus que du contenu, la thèse de Bourque et de Duchastel me laisse perplexe. D'une part, je ne suis pas certain que « traditionnels » et « progressifs » soient aussi « mutuellement exclusifs » qu'ils le font entendre. D'autre part, j'avoue que cette démonstration de l'analyse des textes par ordinateur, la première en ce qui me concerne, m'a assez peu séduit.

Bien sûr, une marge sépare le monde des traditionalistes de celui des progressistes. Les auteurs simplifient pourtant outre mesure lorsqu'ils les opposent de façon irrémédiable.

Le ministre des Finances y proclame le mot d'ordre suivant : « Restons traditionnels et progressifs ! » La réalisation d'un tel projet, on en conviendra, demande une gymnastique éprouvante ! Comment faire du surplace et reproduire le passé tout en s'imposant de progresser ? (P. 228.)

Aussi dramatiquement décrite l'antithèse entre tradition et progrès, les auteurs seront évidemment tentés de se décerner une médaille pour avoir, malgré tout, jeté une passerelle entre les deux.

Il semble bien que tout cela soit réalisable en même temps. Comment l'organisation du discours rend-elle cet exploit possible ? On ne pourra le démontrer de façon satisfaisante qu'en faisant ressortir comment cette combinatoire, en surface parfaitement contradictoire, ne ressort que de la combinaison d'un ensemble d'éléments qui interagissent et sont, en dernière analyse, modelés dans le processus même de leur mise en rapport. Nous nous attacherons d'abord ici à la mise en place de cet univers sémantique, en indiquant les lieux de convergence des différents sous-ensembles de valeurs, avant d'aborder dans la troisième partie du volume, les aspects syntaxiques contribuant aussi à leur combinaison. (P. 228.)

La réalité est probablement moins glorieuse. Il n'y a pas contradiction incontournable entre demeurer fidèle à ses origines et tendre quand même vers le progrès. Que je sache, les partisans de Brian Mulroney ne se sentent pas totalement ridicules et illogiques de se dire « progressistes conservateurs », ce qui, comme paradoxe superficiel, vaut bien celui de « traditionnels progressifs ». En confrontant à outrance des notions qui font appel à des orientations différentes, mais pas nécessairement incompatibles, les auteurs se lancent donc à eux-mêmes un défi qui n'est peut-être pas aussi abrupt qu'ils le veulent croire.

Au terme de la démonstration, nous saurons, de façon plus précise il est vrai, comment les discours des budgets Duplessis réconciliaient tradition et progrès. Nous n'aurons pas l'impression d'avoir vaincu le plus opaque des paradoxes. Nous aurons plutôt, selon l'étonnante expression des auteurs eux-mêmes, rompu un « cul-de-sac relatif ». (P. 245.) Grâce à eux, nous aurons perçu une volonté de progrès dans le duplessisme qu'on a souvent réduit de façon simpliste à un pur obscurantisme. Cette évolution, disent-ils, déploie son idéologie en termes presque uniquement économiques. En outre, la volonté de progrès, qui lance la société québécoise vers l'avenir, veille à ne pas jeter par-dessus bord les acquis du passé. Jusque dans le style, tradition et progrès sont tressés ensemble, le progrès fournissant le cœur de la déclaration, la tradition fournissant

à cette déclaration *son contexte, sa coloration et son environnement*. Dans le vocabulaire des auteurs, nous retrouvons ainsi ce mariage: « Nous avons repéré cette prégnance du modernisme jusque dans la structure syntaxique qui réifie le traditionalisme dans la détermination et ouvre à la société moderne dans le propos. » (P. 316.)

Maintes questions subsistent quand même auxquelles je n'aurai pas la prétention de donner réponse. Quelle est, dans la démonstration, la contribution directement attribuable à l'ordinateur? Est-on en présence d'une découverte qui serait demeurée hors d'atteinte sans l'entrée en scène de ce nouveau « bénédictin »? Que l'informatique se soit chargée d'une partie des travaux confère-t-il aux conclusions une solidité particulière ou, au contraire, une incurable fragilité? Je ne sais pas non plus, à dire vrai, en dépit des précisions patiemment fournies par Gilles Bourque et Jules Duchastel, si les discours du budget prononcés pendant le règne de Duplessis soient le sol le plus propice à des sondages révélateurs. Comme je ne puis dire s'il est rare ou courant que tradition et progrès se partagent ailleurs autant qu'ici les substantifs et les épithètes, le propos et la détermination. Je demeure donc à l'écoute. De peur de ressembler plus tard à ces « prudentissimes » qui ont ignoré Van Gogh de son vivant ou hué le *Sacre du printemps*, je me bornerai à dire que je suis ambivalent devant une technique d'analyse qui ne m'a pas encore apprivoisé.

Laurent LAPLANTE

Jean-Marie THERRIEN, *Parole et pouvoir: figure du chef amérindien en Nouvelle-France*, Montréal, L'Hexagone, 1986, 320 p.

Curieuse institution que celle de la chefferie dans les sociétés préhistoriques! Voilà des chefs qui n'ont pas à commander, et des sujets qui ne sont pas tenus d'obéir. Voilà des chefs qui semblent soumis, et des sujets qui, eux, paraissent souverains. Voilà des chefs dont le pouvoir est réduit à leur force de persuasion. En somme, résume un missionnaire (1645): « Ces capitaines ici ne gouvernent pas leurs sujets par voie d'empire et de puissance absolue; ils n'ont point de force en main, pour les ranger à leur devoir. Leur gouvernement n'est que civil; ils représentent seulement ce qu'il est question de faire pour le bien du village, ou de tout le pays. Après cela se remue qui veut bien. » (Cité par: Denys DELAGE, *Le pays renversé: Amérindiens et Européens en Amérique du Nord-Est, 1660-1664*.)

Le philosophe Therrien tente ici de saisir les mécanismes sociopolitiques qui soutiennent et régissent cette forme d'autorité dépossédant ses titulaires des moyens qui leur permettraient d'exercer leur fonction. Pour pénétrer ce singulier paradoxe, l'auteur a voulu dessiner le type idéal du chef amérindien en Nouvelle-France en dépoussiérant les récits qu'ont laissés les missionnaires et les autres chroniqueurs des XVII^e et XVIII^e siècles. C'est là que se situent l'ambition et l'intérêt du livre.

Il se découpe en une dizaine de chapitres qui mettent tour à tour l'accent sur un aspect particulier de l'exercice de la fonction. On verra le chef à l'œuvre dans des situations qui font appel à des comportements précis et définis d'avance. Ici, il prendra la